

DIJON ET CHENÔVE

Hommage à Maxime Guillot : entre devoir de mémoire et histoire familiale

Comme chaque dernier dimanche de janvier, la mémoire de Maxime Guillot a été honorée au cimetière de Chenôve. Mais ce 30 janvier, un pas de plus a été fait dans la transmission du souvenir : c'est l'arrière-arrière-petit-fils du résistant, âgé de 12 ans, qui est devenu dépositaire du drapeau de commémoration.

Si les jours sombres de notre histoire ont inlassablement besoin d'être rappelés à notre mémoire, ils ont aussi besoin d'heures lumineuses, pour éclairer les jours présents et à venir. Ce fut le cas dimanche 30 janvier, au cimetière de Chenôve, où quatre générations se sont réunies autour de la tombe de Maxime Guillot, résistant qui a choisi le suicide plutôt qu'un risque d'aveux sous les tortures de la Gestapo (lire par ailleurs). Étaient présents Suzanne Mercier et Janine Migneret, filles de Maxime Guillot, André Baumann, son petit-fils, Deborah Deschamps-Bonjour, son arrière-petite-fille, et Illies Ignaczak et Louka Bonjour, ses arrière-arrière-petits-fils.

« On est fiers de l'héritage »

Ce dernier, cette année, était pour la première fois porte-drapeau du cortège, avec une émotion très palpable : « J'étais très stressé, murmure-t-il, parce qu'il y avait beaucoup de monde. Mais j'ai ressenti du plaisir à honorer mon arrière-arrière-grand-père. Aussi, j'ai dû apprendre ce qu'était un porte-drapeau. Maintenant, j'ai tout compris ».

C'est en effet à Louka que revient désormais la transmission de la mémoire, entre autres par ce drapeau symbolique dont il est maintenant dépositaire. « Ma mère a pris la relève, et moi aussi », dit-il dans un souffle.

Pour Deborah Deschamps-Bonjour, qui re-



Quatre générations se sont réunies pour rendre hommage à Maxime Guillot : André Baumann (à gauche), Deborah Deschamps-Bonjour et Louka Bonjour (au second plan) et Illies Ignaczak, Suzanne Mercier et Janine Migneret (au premier plan). Photo LBP/C. G.

présente la troisième génération, il y a beaucoup de fierté à voir ainsi son fils prendre en charge la mémoire historique et familiale, avec toujours une crainte cependant : « Ce que j'espère surtout, c'est que cela perdurera. Déjà, on en parle moins dans les écoles... ».

Un peu en retrait, et lui aussi visiblement

très ému, André Baumann, petit-fils de Maxime Guillot, soupèse la force de l'exemplarité de son aïeul : « Forcément, on y pense toujours, en se demandant si on aurait eu la même attitude. On est fiers de l'héritage et c'est une reconnaissance de beaucoup de personnes, à la fois d'anonymes et des corps

constitués ». Face à la peur, parfois, de l'oubli, la famille de Maxime Guillot était bel et bien réunie avec un sourire généreux, consciente, avec les autorités présentes, que « le souvenir est un vecteur de sens et de repères ».

Céline GILLOT (CLP)

Il y a 78 ans, il se suicidait pour échapper à la Gestapo

Si vous vous promenez à Dijon, vous avez peut-être aperçu cette plaque commémorative, située non loin de la cathédrale, à l'angle de la rue Condorcet et de la place Saint-Bénigne. Ou vous avez peut-être parcouru, à Chenôve, la longue rue Maxime-Guillot. Peu nombreux sont ceux qui connaissent encore la vie de ce résistant, déclaré compagnon de la Libération à titre posthume. Pourtant, à sa mort, il a été célébré comme un héros, à Dijon et dans la région.

Un engagement précoce

Natif de Saône-et-Loire, il prend, début 1923, le chemin de la cité des ducs. Employé aux ateliers de Dijon-Perrigny, ce militant socialiste sera l'un des premiers, parmi ses collègues, à s'alarmer de l'arrivée au pouvoir, outre-Rhin, d'Adolf Hitler et du parti nazi.

En mai et juin 1940, il assiste avec désespoir à la débâcle de l'armée française. Seule consolation : son unité ayant reçu l'ordre de se replier à Lyon à temps, il échappe à la capture et à l'internement, et parvient à rejoindre Chenôve après l'armistice du 22 juin.

Une vie dédiée à la lutte

En 1940, Lucie, que Maxime a épousée en 1924, n'attend pas le retour de ce dernier du front pour faire acte de résistance. Alors que les Allemands victorieux commencent leur occupation de la France, et que des dizaines de milliers de soldats français sont parqués dans des camps de



À sa mort, Maxime Guillot a été célébré comme un héros, à Dijon et dans la région. Photo DR

prisonniers, elle décide de venir en aide à ceux internés à Longvic, au Frontstalag 155 (ils seront jusqu'à 35 000, dont bon nombre de soldats coloniaux). Discrètement, elle prend l'habitude de leur apporter des vivres, afin d'améliorer leur quotidien. Maxime Guillot, une fois de retour à

Chenôve, passe à l'étape supérieure, en aidant des soldats à s'échapper. La combine est simple : des internés, prévenus à l'avance, envoyés à Dijon pour y effectuer des travaux forcés, sautent du camion qui les transporte et s'engouffrent dans le véhicule de Maxime.

Les fuyards sont cachés dans les combles du restaurant du couple *Le Grand-Saint-Vincent*, à Chenôve (parfois alors même que des soldats allemands dînent en bas !). Dès que possible, ils sont confiés à des cheminots du dépôt de Perrigny, qui les conduisent jusqu'à la ligne de démarcation, qui traverse la Saône-et-Loire.

Au cours de 1941 et 1942, la Résistance se structure, se professionnalise presque. Et Maxime Guillot est vite remarqué par les leaders locaux et nationaux. Sous le pseudonyme de Julien, au sein du groupe Charlie, il est chargé, en 1942, de mener plusieurs sabotages en Côte-d'Or et en Saône-et-Loire. Puis, en 1943, il devient officier du BOA, ou bureau des opérations aériennes, chargé de maintenir des liens entre la résistance intérieure et la résistance extérieure.

Une fin héroïque

Son rôle au sein du BOA ainsi que les sabotages auxquels il continue de participer font de lui une cible privilégiée pour la Gestapo. Se sachant recherché, et connaissant les risques qu'il leur faisait encourir, Maxime Guillot décide de s'éloigner de sa femme et de ses enfants, et d'éviter Chenôve. Ces précautions sont fondées :

le domicile familial est perquisitionné en son absence.

De plus en plus recherché, Maxime Guillot échappe par deux fois à la police, à la fin 1943. Puis, en janvier 1944, il tombe dans un piège à Chagny, dont il ressort presque indemne.

Malgré tout homme d'action, il n'envisage pas d'abandonner son combat. C'est ainsi que, quinze jours plus tard, il décide de se rendre à une réunion du BOA au café *Le Brocot*, à Dijon. Alors qu'il s'approche de l'établissement, des camions arrivent en trombe, desquels débarquent de nombreux policiers. La réunion a été écartée, et la plupart des membres du BOA présents se font arrêter.

Maxime Guillot, qui n'était pas encore entré dans le bâtiment, pense avoir, une fois de plus, une chance de s'en sortir. Poursuivi à travers les rues de Dijon, il parvient à abattre plusieurs gestapistes dans un échange de coups de feu. Mais, blessé à son tour, il s'écroule, à l'angle de la rue Condorcet et de la place Saint-Bénigne, à quelques mètres de la cathédrale. Dans un dernier acte de défiance, Maxime Guillot fait une boule des documents qu'il portait sur lui, les avale, puis se tire une balle dans la tête. Sachant que la Kommandantur avait émis un ordre pour qu'il soit capturé vivant, il a préféré mettre fin à ses jours plutôt que de courir le risque de dévoiler des secrets ou de dénoncer des camarades sous la torture. Il sera inhumé au cimetière de Chenôve le 2 février 1944

Mathieu BANQ